pécuniaires ; ici, l'argent faisait complètement défaut, presque tout manquait. J'ai vu les Sœurs, la faucille à la main, glaner quelques épis afin d'avoir un peu de pain.

Je les ai vues, et j'en vois encore armées d'une pioche, remuer le sol pour lui demander les légumes et autres produits nécessaires au soutien de leurs établissements ; je les ai vues, et nous les voyons tous, tous les jours, à l'exemple de leur infatigable fondatrice, se livrer à toutes sortes de travaux et d'industries pour avoir les moyens de faire un peu plus de bien ; je les ai entendues, quels que soient leurs offices, solliciter comme une faveur et un délassement, d'aller passer les nuits et les récréations au chevet des malades. Je n'ai jamais eu connaissance d'une hésitation quand il s'est agi de se prodiguer dans des œuvres de charité. En un mot, je dois à la justice comme à la vérité de dire : Les filles de madame d'Youville, à Saint-Boniface ainsi que dans les missions qui en dépendent, sont toutes animées de l'esprit de leur vénérable fondatrice ; sous la sage direction de leur Supérieure de Montréal, elles font tout le bien qui leur est possible, et elles le font si volontiers, qu'à l'extérieur on ne soupçonne même pas ce que l'accomplissement de ces divers ministères nécessite d'abnégation, et impose de sacrifices et de labeurs. Bien des gens, voyant le résultat, croient faussement à l'existence de ressources inconnues, et l'on dit souvent : " Les sœurs sont riches, car si elles n'étaient pas riches, elles ne pourraient pas faire ce qu'elles font." De fait, elles sont riches de leur dévouement, de leur générosité, de l'esprit de leur institut, des exemples de leur fondatrice, de la direction qui leur est imprimée ; oui, elles sont riches de tout cela, et cette richesse remplace avantageusement les biens que l'on qualifie ordinairement du nom de fortune.

Et qu'ont donc fait ces Sœurs Grises depuis 1844 ?

L'habitude de voir, dans les grandes villes, d'immenses édifices, de voir les flots de populations surabondantes dérouler leur longue liste d'enfants, de nécessiteux, de délaissés, d'infirmes et de malades, cette double habitude préparerait mal le jugement à apprécier ce qui s'est fait dans un pays où la nullité des ressources ne permet pas de grandes constructions, et où l'exiguité des chiffres de la population repousse les nombres élevés. Pour ceux qui réfléchissent assez, pour se faire une idée juste de la position réelle de nos héroïnes chrétiennes, l'inconvénient précité n'est pas à craindre. Il y a quarante-quatre ans, l'idée d'envoyer des religieuses à la Rivière-Rouge étonnait le monde et c'est l'expansion de cette idée qui fait que des